

distinction. Vous qui avez lu *La Tache d'encre* ou *La Sarcelle bleue*, ne vous est-il pas arrivé de sourire, intérieurement du moins, mettant ainsi votre âme en harmonie avec la pensée de l'auteur qui semble se sourire à elle-même ? N'avez-vous pas gardé après cette lecture un sentiment d'une infinie douceur et d'une paix ineffable ? Tel est, en effet, le secret de ce talent si distingué et si sympathique. La délicatesse fait de ses moindres créations des merveilles d'une grâce parfois vague et insaisissable, mais toujours suave et attachante.

Aussi, l'autre soir, goûtions-nous un plaisir esthétique très fin quand M. René Bazin nous exposait une question pleine d'intérêt et d'actualité : la province dans le roman ; et certes, mieux que personne, l'auteur de *La Terre qui meurt* était autorisé pour nous parler de cette province dont il est un des rares fervents. On sait, en effet, qu'il a su découvrir en province une poésie intense faite de traditions et de principes, une vie de travail et d'honnêteté, une société moins corrompue et plus française. Il a vécu de longues années au sein de nos campagnes, s'est imprégné d'indépendance et d'originalité, a gardé dans son âme l'infini des horizons et l'ivresse des fêtes que la nature se donne. L'âme même de nos provinces et de nos campagnes l'a inspiré et lui a dicté des pages qui éveillent dans le lecteur un si vif sentiment des choses « de la terre » ! Aussi pouvons-nous saluer en M. René Bazin le créateur d'un genre, le roman de province, genre qui est nécessairement destiné à prendre dans l'avenir un merveilleux développement, parce qu'il éclot à peine et que son champ d'inspirations est infini. La décentralisation s'effectuera par la force des choses, l'attraction de la capitale un jour deviendra moins violente, et nous reverrons les antiques institutions locales de nos belles provinces renaître une à une sur les ruines de la mode. M. René Bazin travaille dans ce but, et nous devons espérer que l'avenir répondra à ses vœux les plus chers. Tôt ou tard, d'ailleurs, l'Académie française l'accueillera dans ses rangs, reconnaissant ainsi sa conscience et sa probité littéraire. Ce jour venu, il n'oubliera pas sa province d'Anjou, et restera toujours sa gloire, ainsi que celle de l'Université catholique. Nous tous, étudiants catholiques, nous nous permettons de lui adresser tous nos vœux de succès, et nous espérons pouvoir sous peu compter parmi nos professeurs un des quarante immortels.

J. T.

M. le chanoine Guillet, curé-doyen de Noyant

Le samedi 10 mars, la paroisse de Noyant rendait les derniers devoirs à son vénéré curé, M. le chanoine François-Eugène Guillet.

Avec l'élite de la population et presque tous les prêtres du doyenné, étaient présents MM. Erussard, curé de Bagneux, Licois, curé de Morannes, Boulay, vicaire de Feneu, tous les trois anciens vicaires de Noyant ; M. l'abbé Maupoint, curé de Noellet, et M. l'abbé Mahou, enfants de la paroisse ; M. l'abbé Chevalier, vicaire de Baugé, — il représentait M. l'archiprêtre Abellard qu'une indisposition retenait chez lui et qui eût tant désiré venir prier auprès des restes de son ancien professeur ; — M. Hérissé, supé-